

Pierre Bertrand, Robert Hébert, Jacques Marchand,
Michel Métayer, Laurent-Michel Vacher

Pratiques de la pensée

Philosophie et enseignement
de la philosophie au cégep

Préface de Paul Inchauspé

Liber

Préface

Les romans d'apprentissage de la bourgeoisie ont souvent magnifié la classe de philosophie comme lieu où l'esprit s'éveille au contact d'un maître. Et dans les collèges classiques, la montée en Philo I, au terme de l'année de Rhétorique, ne représentait pas seulement l'accès à la dernière étape des études, mais l'introduction à l'enseignement d'une discipline abstraite, réservée aux seuls élus de cette longue distillation qui avait commencé treize ans plus tôt, lors de l'entrée à l'école primaire, et s'était poursuivie, au collège même, depuis l'entrée en *Éléments latins*, six ans auparavant.

Aussi, il fallait quelque audace, sinon quelque naïveté, aux commissaires du rapport Parent pour proposer un enseignement de la philosophie, comme matière « commune et obligatoire » pour les étudiants de ces nouveaux instituts, les *cégeps*, créés pour répondre à une scolarité de masse et qui regroupaient dans leurs murs autant ceux qui se destinaient aux études universitaires que ceux qui choisissaient des études techniques. Oui, il fallait quelque audace pour oser cela, et nous devons nous en rendre compte bientôt, car, l'épreuve même du feu devait rapidement remettre en cause l'existence même de cet enseignement.

Des luttes internes ont tout d'abord failli avoir raison de ce projet téméraire. La philosophie enseignée dans les collèges classiques était le thomisme. Le rapport Parent voulait que cet enseignement sorte du dogmatisme. Une première ébauche de programme, d'inspiration personaliste, avait été proposée, mais ce programme devait être redéfini par le comité de coordination des programmes constitué de délégués des départements de philosophie de chacun des cégeps. Or, dans les départements de philosophie, à côté des professeurs des collèges classiques, prenaient place, de plus en plus nombreux, de jeunes turcs issus des universités. Ils avaient lu des auteurs considérés, encore à l'époque, comme sulfureux, des auteurs dont les livres étaient à l'index quelques années auparavant. De plus, au début des années 1970, le mouvement de contestation radicale qui secouait en Occident toutes les institutions remettait aussi en cause l'enseignement de la philosophie. Certains, sciant la branche sur laquelle ils reposaient, prênaient même un enseignement de la philosophie démontrant sa nocivité ou son inanité ! On voit d'ici le champ de luttes, de contestations sur fond d'anathèmes et d'excommunications que venait d'ouvrir cette opération de révision de programmes. L'enseignement de la philosophie devenait un casse-tête pour les autorités ministérielles qui, de plus, avaient peur de ces professeurs maniant la critique avec alacrité. Une maison à ce point divisée perdait sa crédibilité et justifiait, pour certains, sa disparition ou, du moins, son remplacement.

En effet, si dès le départ, français, philosophie, éducation physique visaient à assurer une formation commune à tous les étudiants des cégeps, cette disposition était provisoire et n'était pas insérée dans un règlement d'études. Alors, dès 1970 (rapport Roquet), s'engage, au nom de la formation générale commune, une longue guerre dont il faudra un jour raconter l'histoire. Rapports

de comités ministériels ou d'organismes gouvernementaux — sept rapports sur le même sujet en vingt-deux ans! — vont remettre en question la situation de départ et proposer des changements au régime d'études provisoire. Le véritable enjeu des batailles de cette guerre est l'occupation du territoire par sa discipline d'enseignement plutôt que par telle autre. La philosophie, la toute première, est visée. Elle doit contenir l'assaut des sciences humaines. Car ces disciplines ne doivent-elles pas occuper, dans les cursus scolaires, la place dévolue antérieurement à la philosophie? La philosophie n'est-elle pas devenue au cours de l'histoire une outre vide puisqu'elle a vu s'émanciper, progressivement, de son champ de compétence des pans entiers du savoir humain (astronomie, mathématiques, sciences de la nature, sciences de la vie...) dès que ces savoirs atteignaient le statut de science? L'industrie de la défense et illustration des différentes disciplines comme contribution à la formation générale bat alors son plein. La philosophie n'est pas la dernière dans cette concurrence de plaidoyers et certains professeurs de philosophie qui, quelque temps auparavant, appelaient la mort par suicide de cette discipline, se révèlent, devant la menace extérieure, les plus brillants et les plus pugnaces de ses défenseurs. Au terme de quatorze ans de lutte, l'enseignement de la philosophie résiste. Le règlement des études de 1983 prévoit le maintien des quatre cours de cette discipline. C'est cependant une victoire à la Pyrrhus. Elle sera remise en cause moins de dix ans plus tard. En 1992, le nombre des cours de philosophie sera réduit de quatre à trois.

Si j'évoque ici ces événements passés, c'est que la lecture des textes qui constituent ce livre pourrait faire croire aux nouvelles générations que l'enseignement de la philosophie au cégep comme matière « commune et obligatoire » est bien en selle, que cet enseignement, même s'il reste difficile, est bien vivant, incarné par des

professeurs intelligents et chaleureux, et qu'il n'est donc nullement menacé. Oui, mais si la situation s'est renversée, c'est justement à de tels professeurs qu'on le doit. Et en filigrane de leurs textes, j'ai cru lire pourquoi. Ils font la preuve que cet enseignement est possible si on est capable de dépasser les difficultés soulevées par la détermination de son objet et aussi celles qui sont rencontrées quand cet enseignement s'adresse à tous les étudiants du cégep.

La philosophie est et sera toujours anxieuse de sa propre essence. La détermination de son objet sera dialectique, c'est-à-dire en mouvement, critique d'elle-même et partagée entre deux pôles opposés : la recherche de la sagesse et la pratique de la réflexion. La philosophie antique, avant d'être spéculative et tournée vers la recherche de la vérité, visait la maîtrise de soi, la sagesse pratique. Et les systèmes philosophiques s'établissent aussi avec une aisance souveraine dans le discours de la vérité pour fonder une sagesse à acquérir ou le bien à rechercher. Mais, par ailleurs et constamment, la philosophie est une pratique têtue de la réflexion, attentive à creuser, à percer le sol supposé solide et sûr, à découvrir les principes ou les conditions de possibilité.

Pour déterminer son objet, l'enseignement de la philosophie est donc ballotté entre ces pôles opposés et il n'évite pas toujours les dérives. Le « souci de soi », le besoin d'être consolé, celui de maîtriser le décalage entre le désir et la réalité fait actuellement le succès populaire, et celui de librairie, de certains philosophes. Épictète et Épicure sont conviés pour consoler des pertes d'argent à la Bourse et la lecture de Schopenhauer est conseillée pour survivre aux peines de cœur ! La recherche d'une telle sagesse pratique n'est pas loin de celle du développement personnel qui a marqué certains cours de philo des années 1970. Quant à l'autre forme de sagesse, celle qui est proposée par les systèmes philosophiques dogmatiques, elle demeure toujours une tentation. Il est en effet

rassurant, pour édicter le bien et déterminer ce qu'il convient de faire, de se draper de l'autorité que donne la fréquentation du vrai. Pour éviter cette pente, et aussi parce qu'une culture, pour être culture, implique la mémoire dont celle de ses sources philosophiques, on se réfugie alors dans l'histoire des systèmes philosophiques. C'est l'orientation trop exclusive choisie par le programme actuel et les auteurs de ces textes le déplorent. Ils ont raison. Car, avant d'être système, la philosophie est d'abord cet étonnement qui fait vaciller les évidences et engendre la réflexion patiente. « C'est le désir de comprendre qui engendre la pensée », disait Plotin. Maintenir ensemble l'ambition de la sagesse et le scrupule de la réflexion, voilà ce que devrait être un enseignement de la philosophie fidèle à son objet. Mais il est difficile de tenir ensemble ces deux pôles. Aussi, s'il faut en privilégier un, il faut choisir celui de la réflexion. La nature des étudiants à qui s'adresse cet enseignement y conduit d'ailleurs presque inéluctablement.

Les textes ici présentés parlent certes de l'objet de l'enseignement de la philosophie, mais leur sujet essentiel est une réflexion sur l'expérience de l'enseignement de la philosophie au cégep. Ils parlent donc d'abord et surtout des étudiants que leurs auteurs ont eus et de ce qu'ils ont dû faire pour rendre cet enseignement vivant, formateur. Car on aura beau être convaincu de l'importance d'une formation en philosophie, encore faut-il qu'un tel enseignement soit réellement possible, comme matière « commune et obligatoire », pour tous les étudiants du cégep. La difficulté est de taille. La matière est obligatoire, elle n'a pas été choisie, ce qui n'est pas la meilleure situation pour la faire aimer. Elle souffre au départ de préjugés négatifs véhiculés par l'image populaire de cette discipline mais aussi par la jalousie de collègues dont la discipline d'enseignement n'a pas le statut de matière obligatoire. Elle s'adresse à des jeunes qui, s'ils ont le même niveau

de scolarité, ont cependant des intérêts différents et des bagages culturels très inégaux. Et pourtant malgré ces difficultés, ou grâce à elles, ces professeurs font aimer la philosophie et ils ont aimé l'enseigner. Ils auraient pu enseigner dans le confort du statut de professeur d'université, ils sont restés au cégep. Et ils y sont restés — ce que je n'ai pas fait moi-même et peut-être faute de courage — professeurs de philosophie, et cela pendant vingt-cinq, trente ans. Lors des états généraux sur l'éducation, certains étudiants sont venus dire ce que leur avaient apporté les cours de philosophie. J'en ai rencontré quelques-uns en dehors des audiences. Pour tous, c'est la rencontre de tel ou tel professeur de philosophie qui, dans cette expérience, avait été déterminante. Ce sont de tels professeurs qui ont rendu possible et indispensable cet enseignement de la philosophie au cégep.

Cela vaut la peine qu'on s'y arrête. Qui sont de tels professeurs ? Lisez ces textes et vous les découvrirez, et ils vous évoqueront tels ou tels autres que vous connaissez. Moi, c'est à Victor Sheitoyan que j'ai tout d'abord pensé. Voici, en vrac, tels qu'ils me sont apparus. Leur enseignement est libre de tout préjugé idéologique. Ils font preuve d'une sérénité réfractaire aux certitudes dogmatiques. Ils sont animés par la foi en la possibilité d'un enseignement de la philosophie lumineux, chaleureux, sans jargon. Ils ont su vaincre la partialité et l'ivresse des systèmes philosophiques en assumant l'essentiel des doctrines. Ils ont développé l'art de passer avec agilité d'un niveau à l'autre, de former en informant, d'ouvrir à des textes philosophiques commentés mais intégrés à l'expérience de leurs étudiants, d'assurer aussi dans le même mouvement l'apprentissage méthodique de la réflexion comme celui des techniques élémentaires de l'argumentation ou de l'exposition des idées. Ils ont atteint l'aisance dans l'exercice de tâches si diverses par un travail constant, année après année, témoignant ainsi que l'enseignement

est un exercice continu de courage. Ils savent mettre en valeur les aspects contrastés d'une question et sont davantage préoccupés par ce qui éclaire que par ce qui déconcerte. Ils font preuve de ressources intellectuelles exceptionnelles et la reconnaissance de cette qualité souffre de l'excès de leur modestie. Ils démontrent que la philosophie n'est pas séparable de l'enseignement, c'est-à-dire d'une communication, d'un dialogue d'esprit à esprit. Ils démontrent qu'elle n'est pas non plus séparable d'une parole vivante qui éveille un appétit et ne le nourrit que pour creuser encore davantage son insatisfaction. Ils vivent ce qu'ils enseignent et font preuve dans leur vie que la philosophie n'est pas faite pour atteindre la tranquillité mais au contraire pour entretenir l'inquiétude et la vitalité. Aussi, ils s'exposent, écrivent, et parfois publiquement. Et quand ils publient, ils pratiquent la prise de risque de l'essai plus que la démarche canonique de la recherche universitaire qui avance d'un pas mesuré en protégeant tous ses arrières. Mais les textes philosophiques de la tradition occidentale qu'on relit et étudie encore dans nos collèges et universités n'étaient-ils pas, eux aussi, pour leurs auteurs, d'abord des essais, c'est-à-dire une façon de miser sur une pensée sans savoir si on va tout perdre ou gagner un peu ? Voilà ce que sont ces professeurs qui rendent de fait possible l'enseignement de la philosophie au cégep.

Ce livre écrit par quelques-uns d'entre eux dit ce qu'a été pour eux cet enseignement et comment ils ont résolu les problèmes qu'il leur a posés. Leur pratique fait honneur à la classe de philosophie du cégep. Mieux que bien des plaidoyers, elle témoigne à la fois de sa qualité et de sa nécessité.

PAUL INCHAUSPÉ